T. 914. 8
11

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES EFFETS DE L'OPIUM;

N.° 58.

Présentées et soutenues à l'Ecole de Médecine de Paris, le 15 juillet 1808,

PAR URBAIN GAULAY, natif de Saumur

(Département de Maine et Loire),

DOCTEUR EN MÉDECINE;

Ancien Elève de l'École pratique; Associé-émérite de la Société d'Instruction médicale; Membre de la Société anatomique et de celle des Sciences physiques et naturelles de Paris.

La gloire d'avoir fait quelques efforts reste, quand même l'événement ne répondroit pas au travail.

GUY PATIN.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1808.

PRÉSIDENT,

M. LEROUX.

EXAMINATEURS,

MM. PETIT-RADEL.

DES GENETTES.

DUMÉRIL.

DEJUSSIEU.

RICHERAND.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Chirurgien en chef des hospices civils de la ville de Saumur;

Comme un faible témoignage de ma reconnaissance et de mon respectueux attachement.

A

MONSIEUR CHASLE,

Juge à la Cour de Cassation ; Membre de la Légion d'Honneur;

ET A

MONSIEUR HERON,

Ancien Professeur de physique et de chimie à l'Ecole centrale d'Angers ; Procureur-gérant du Lycée de la même ville;

Hommage d'estime et de respect.

URBAIN GAULAY.

INTRODUCTION.

En choisissant pour sujet de ma dissertation une substance qui a été, dans tous les temps, l'objet des recherches des médecins et des chimistes, je n'ai pas eu la prétention d'offrir à la célèbre Ecole devant laquelle je me présente de nouvelles idées ni un nouvel ensemble de faits propres à jeter quelques lumières sur la manière d'agir de l'opium. Je n'ai eu d'autre but dans ce travail que de citer avec exactitude ce qu'en ont dit les auteurs qui en ont parlé, et de décrire les différens effets qu'il produit, soit qu'on en fasse usage dans l'état de santé, soit qu'on l'administre dans l'état de maladie, soit enfin quon le considère comme poison. J'aurais desiré m'assurer par moi-même de la réalité des expériences tentées par plusieurs physiologistes ; mais les circonstances ne m'ont pas permis de satisfaire mon desir. Heureux si mes travaux paraissent dignes de l'approbation

de mes Professeurs ! Qu'il me soit permis de témoigner ma reconnaissance à M. *Leroux*, pour les bontés et l'amitié qu'il n'a cessé de me témoigner ; ainsi qu'à MM. *Bourdier* et *Sue*, qui, en différentes circonstances, ont bien aussi voulu me donner des preuves de leur complaisance.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES EFFETS DE L'OPIUM.

On a beaucoup écrit sur l'opium et ses diverses préparations. Un grand nombre de médecins ont, dans tous les temps, vanté l'usage de cette substance ; d'autres ont voulu qu'on la proscrivît totalement ; d'autres enfin en ont restreint l'emploi, et ne l'ont conseillé que dans peu de maladies. Malgré ces opinions différentes, malgré les déclamations de *Stalh* et de quelques-uns de ses disciples, l'opium tient toujours un des premiers rangs parmi les médicamens.

Les vertus de l'opium étaient connues des plus anciens médecins ; ceux qui vivaient avant *Hippocrate* en faisaient usage dans beaucoup de maladies.

Si l'on consulte l'histoire des nations anciennes et modernes, on voit qu'en Egypte les femmes de la lie du peuple en prenaient de fortes doses lors de la fête de Canope ; et dans l'état d'ivresse où elles étaient, elles insultaient aux passans, se livraient à des excès dont *Plutarque* et *Diodore* de Sicile nous ont transmis les détails. C'était l'opium de Thèbes qui était regardé comme le meilleur ; et plusieurs auteurs assurent que celui qui venait de la

Cappadoce ne produisait point, à beaucoup près, des rêves aussi agréables et aussi ravissans que le véritable opium de Thèbes. Ne serait-ce pas par l'usage de cette substance, joint à la vie monotone et l'entier isolement de la société, que les solitaires de la Thébaïde se procuraient les extases et les visions qui les ont rendus si célèbres ?

En Chine, depuis un temps immémorial, on a reconnu les inconvéniens qui résultaient de l'emploi habituel de l'opium ; aussi les lois de ce pays en ont défendu l'introduction dans toute l'étendue de l'empire. Les récits des voyageurs qui ont habité ces contrées rapportent plusieurs exemples des excès auxquels se livre la basse classe du peuple, lorsqu'elle en prend des doses un peu trop considérables. « Les Javanais, et surtout les esclaves, dit Lord « *Macartney* (Voyage en Chine), quand ils sont déterminés à se « venger, essaient d'augmenter leur courage en s'enivrant de cette « manière : aussitôt, devenant furieux et désespérés, non-seulement « ils immolent les objets de leur haine, mais encore ils s'élancent « sur tous ceux qu'ils rencontrent. L'amour du jeu et de l'opium « ne sont pas non plus étrangers aux Chinois établis à Batavia ; « mais l'habitude où ils sont de se modérer et de se contraindre, « les principes sages qui leur sont inculqués dès le berceau, s'op- « posent à leur penchant, et les empêchent de commettre les « mêmes excès que les Javanais ».

Les voyageurs qui ont été en Perse, tels que *Chardin*, et dans ces derniers temps, M. *Ollivier*, font mention de la consommation étonnante que les naturels du pays font de l'opium. Je ne parlerai point de ce que dit *Chardin* à ce sujet ; je citerai seulement ce qu'a rapporté M. *Ollivier*, qui a observé tout ce qu'il a vu, non-seulement en naturaliste, mais encore en médecin instruit.

« Les hommes éclairés, les personnes qui ont reçu une éduca- « tion soignée, celles d'un rang élevé, usent de l'opium aussi sobre- « ment que nous usons du vin en Europe ; ils se contentent d'une

« dose qui ne peut leur faire aucun mal ; et encore ont-ils soin de « le mêler avec des substances aromatiques qui le rendent plus « céphalique, plus fortifiant, et qui corrigent ou tempèrent ses « qualités narcotiques et stupéfiantes. Les substances qui entrent le « plus communément dans les pilules dont les Persans font usage, « sont le musc, l'ambre, le benjoin, le macis, la canelle, le safran, « etc. La dose ordinaire est pour eux de deux grains ».

Chardin et M. *Ollivier* parlent de plusieurs préparations qu'on fait subir au suc de pavot, de son mélange avec la graine de chanvre et la noix vomique ; ce qui, tôt ou tard, plonge dans la plus profonde stupidité ceux qui en font abus. Ils parlent l'un et l'autre de maisons publiques où l'on vend une boisson faite avec la décoction de graine de pavot ; boisson qui remplace chez eux le café. *Chardin* rapporte encore plusieurs autres préparations dont les effets sont plus ou moins funestes, et desquelles je ne ferai pas mention.

Les Turcs d'Asie et d'Europe en font aussi une grande consommation. Ils s'en servent pour monter leur imagination lorsqu'ils veulent se livrer aux plaisirs de l'amour, ou lorsqu'ils se préparent aux combats. *Petrus Bellonius*, cité par *Lanzoni* (*tractatus de venenis*), s'exprime ainsi : *Notissimum est Turcas, ut prœliorum eò magis eludant, opium frequenter devorare. Quod ante paucos annos observatum fuit post pugnam in Hungaria commissam, ubi christiani milites Turcas occisos spoliantes, plerosque priapismo fœdatos invenerunt.*

J'ai cru convenable de rapporter ici l'opinion de M. *Cabanis* sur l'opium considéré comme aphrodisiaque direct : « Il est vraisem- « blable, dit ce médecin, que les narcotiques n'agissent sur les « organes génitaux que comme sur tous les autres, c'est-à-dire « qu'ils les excitent, il est vrai, mais d'une manière proportionnelle « à l'augmentation dans le cours du sang, et de ton dans les fibres « musculaires. Il est encore probable que les impressions volup- « tueuses qu'ils procurent souvent dépendent des circonstances

« dans lesquelles on a coutume de l'employer. C'est en vain qu'on « allégue comme preuve des propriétés aphrodisiaques de l'opium, « l'état d'érection dans lequel on trouve les Turcs morts dans une « bataille : cet état peut dépendre du spasme violent et général, « ainsi que des mouvemens convulsifs dont le corps s'est trouvé « saisi dans l'instant de la mort ».

Cependant ne pourrait-on pas répondre à cet article de M. *Cabanis*, en objectant qu'un semblable état n'a point été observé sur les soldats des autres peuples de l'Europe morts sur le champ de bataille ? Certainement le moment qui précède la mort est le même chez ceux-ci que chez les Turcs; et si on avait remarqué un état analogue des organes génitaux, on en aurait fait mention..... Je ne prétends point ici contredire la manière de penser de ce savant; c'est seulement une réflexion que je me permets sur le doute qu'il semble émettre à cet égard.

M. Barbier, auteur d'un Traité de Pharmacologie, pense que c'est à l'atonie du système génital et à l'engorgement du système capillaire de ces parties qui en est la suite, qu'on doit attribuer cette érection; car, dit-il : « Si c'était à un excès d'activité vitale « que serait dû cet état, il ne survivrait pas à la mort; on peut « donc, d'après cela, admettre deux sortes de priapisme, un actif « et un passif ».

Comme je ne considère ici l'opium que sous le rapport médical, je ne parlerai point de la plante dont on retire ce suc gommo-résineux; je ne dirai rien non plus de la manière de l'obtenir; je passerai de suite aux effets qu'il produit sur les personnes qui en font usage dans l'état de santé; à quelques expériences qui ont été tentées par les physiologistes; à l'influence de l'habitude, et enfin à ses effets dans les cas de maladies.

§. I. *Des effets de l'Opium dans l'état de santé.*

Beaucoup de médecins ont eu le courage d'expérimenter sur eux-mêmes quels effets pouvait produire l'opium pris à une certaine dose. Mais, parmi eux, je n'en ai vu aucun qui ait poussé la curiosité aussi loin que l'a fait M. *Weber*, chirurgien du dépôt des étrangers à Limington. Les faits qu'il a communiqués à ce sujet, m'ayant paru fort intéressans, m'ont engagé à en donner ici une analyse succincte extraite des Annales de Littérature médicale étrangère, t. 1.

Par la plus petite dose qui puisse produire des effets sensibles, M. *Weber* éprouvait quelques sensations au front, une espèce de pression qui se propageait jusqu'aux yeux et au nez ; cet état était accompagné de vigueur et de gaîté : ces effets ne s'étendaient pas plus loin, si la dose ne passait pas deux grains d'opium solide et purifié ; ils duraient environ deux heures; pendant ce temps la bouche et le pharynx étaient secs ; peu à peu cet état disparaissait, et il ne restait quelquefois qu'un léger degré de constipation.

Lorsqu'il en prenait trois grains, les sensations du front augmentaient jusqu'à ce qu'il en résultât du trouble dans les idées, des étourdissemens et de la chaleur, ainsi que de fortes pulsations dans les artères de la tête ; le visage devenait rouge, et les yeux lui semblaient alors devenir trop volumineux pour être contenus dans leurs orbites ; la bouche était sèche, ainsi que le pharynx ; des nausées survenaient ; une diminution graduelle de la sensibilité s'ensuivait bientôt, pour faire place elle-même au sommeil, qui quelquefois était accompagné de coliques et de violentes contractions des intestins.

Une prise de quatre à six grains produisait les mêmes effets, qui se succédaient dans le même ordre, mais ils étaient portés plus rapidement à un plus haut degré. Aux phénomènes indiqués ci-dessus

se joignait le hocquet, une vive démangeaison des narines.... Quand le sommeil le surprenait, il avait des songes, tantôt gais, tantôt sinistres; enfin, il était tourmenté par un bégaiement fort incommode, la contraction des pupilles, la dysurie, qui souvent était remplacée par une interruption involontaire dans l'éjection de l'urine. M. *Weber* a en outre remarqué constamment un certain degré d'impuissance qui n'a jamais varié dans les diverses périodes des effets de l'opium, sans en excepter même le plus haut degré *de vigueur et de joie*...; ce qui, dit-il, provenait sans doute d'un défaut de sensibilité nécessaire.... Une dose de sept à dix grains rendait beaucoup plus graves les accidens dont nous avons parlé; la stupeur et l'assoupissement leur succédaient, et cet état inquiétant durait quelquefois un jour entier.

Dix grains d'opium pris en un jour produisaient des effets singuliers qui suivaient une marche constante et qui se prolongeaient plusieurs jours de suite, à l'exception seulement qu'il y avait une diminution graduelle dans les accidens. M. *Weber* observe que les différentes doses d'opium dont il a fait usage furent prises d'une à trois heures après le déjeûner, c'est-à-dire de neuf heures à midi.

Cette substance, prise pendant long-temps à la dose de sept à dix grains, lui causait de vives souffrances aux hanches et aux genoux, surtout pendant la nuit; ce qui l'empêchait de se tenir couché ou assis. Une nouvelle quantité de six à huit grains, prise au milieu de ses effets violens, lui rendait la gaîté, la vigueur, et faisait disparaître les douleurs. Ce médecin n'a jamais ressenti les effets de l'opium, qu'une heure ou une heure et demie après en avoir pris. Le pouls ne lui a présenté aucune altération, ainsi que la température du corps.

Voulant me convaincre moi-même que le pouls ne présentait aucun changement sensible dans ses mouvemens, je pris 2 grains d'opium brut, que je divisai en quatre parties égales. Je pris le premier demi-grain sur les six heures du soir, deux heures après mon dîner.

Je restai tranquille, et pendant une demi-heure, je ne ressentais aucun effet sensible; ce qui m'engagea à prendre la seconde dose. Celle-ci, jointe à la première, commença, au bout d'une heure, à produire les effets que je vais décrire : un sentiment de chaleur plus qu'ordinaire se faisait sentir vers le cerveau; le front et les ailes du nez semblaient être comprimés; les artères carotides et temporales battaient avec force; une oppression considérable avait lieu à la partie antérieure et supérieure de la poitrine; le pouls était plus élevé qu'auparavant, mais il ne présentait pas d'autre changement. La bouche et le pharynx commencèrent à se dessécher environ une heure et demie après la première prise, cependant à un léger degré. Sans être ni plus gai ni plus triste qu'à l'ordinaire, n'ayant d'ailleurs jamais pris d'opium; de plus, n'ayant, pour le moment, personne auprès de moi, je craignis qu'il ne m'arrivât quelque accident. Je sortis alors, emportant avec moi les deux demi-grains qui restaient encore. Une marche assez rapide, prolongée pendant une heure, détermina une transpiration abondante, et bientôt je ne ressentis plus rien. La troisième dose, qui fut la dernière, ne procura pas non plus d'effets remarquables; effets qui, sans doute étaient annullés par la promenade que je faisais, et par la sueur qui couvrait mon corps. De retour à la maison, je dormis très-bien toute la nuit; aucun rêve gai ni sinistre ne vint troubler mon sommeil, ou du moins je ne m'en souviens pas. Je remarquai seulement que le lendemain j'étais plus abattu, que ma tête était plus pesante que de coutume. Je n'ai pas non plus ressenti de coliques; mais j'ai eu une constipation qui m'a duré plusieurs jours. Cette expérience me donna occasion de m'assurer d'un fait observé par *Withe* et *Lorry*. Ces savans médecins avaient remarqué que c'est toujours par les extrémités inférieures que commence l'engourdissement chez les personnes qui font usage de l'opium. La même chose m'arriva environ deux heures après la première prise, une demi-heure après la dernière. Cet état de torpeur n'était pas considérable à la vérité, mais il gênait un peu ma marche.

Entraîné par le désir de rendre compte de cette observation j'ai suspendu pour un instant l'analyse du mémoire de M. *Weber*. Je reprends mon sujet.

Après avoir passé en revue les différens phénomènes produits par l'usage de l'opium, M. *Weber* termine par des considérations générales dont voici la substance :

1.° Si l'on prend des alimens une demi-heure après avoir pris de l'opium, les effets ont lieu sur-le-champ, et sont beaucoup plus intenses ; l'intensité est plus sensible lorsqu'on fait cette expérience de grand matin.

2.° En se promenant, les effets se manifestent beaucoup plus promptement ; mais ils cessent aussi avec plus de rapidité.

3.° M. *Weber* prit seize grains d'opium en une heure de temps ; ayant ensuite parcouru quatre milles par une grande chaleur, le corps étant tout en sueur, il en ressentit moins les effets que s'il en eût pris six ou huit grains par un temps ordinaire.

4°. Quand on est préoccupé, que l'on éprouve de fortes sensations ou quelque émotion, les effets de l'opium se manifestent plus tard, sont moins intenses et durent moins.

5.° Le froid, le repos, le sommeil retardent encore les effets de l'opium, et prolongent leur durée.

Enfin, M. *Weber* termine en disant qu'il n'était pas habitué à l'opium quand il a commencé ces expériences.

M. *Nysten*, Docteur en médecine de l'Ecole de Paris, s'est aussi beaucoup occupé des effets de l'opium sur l'économie. Une suite d'expériences qu'il a faites, non-seulement sur lui et quelques-uns de ses amis, mais encore sur des animaux, lui ont fourni une série de faits intéressans, tant sous le rapport de l'anatomie pathologique, de la physiologie, que sous celui des propriétés médicinales et vénéneuses de l'opium.

Il a eu occasion d'observer que la matière cristalline, ou *sel*

essentiel de l'opium, dans lequel M. *Derosne* a placé particulièrement les propriétés inhérentes à cette substance, a moins d'action que la partie résineuse. Cette matière est insoluble dans l'eau, moins soluble dans l'alcool que la résine. M. *Nysten*, après en avoir pris quatre grains, n'éprouva qu'une légère disposition au sommeil. La pellicule qui se sépare pendant l'évaporation de la partie extractive a encore moins d'action que la partie cristalline. Ce médecin en a pris cinq grains sans en éprouver le moindre effet. La partie aromatique de l'opium a sur l'économie animale les mêmes propriétés que ses autres préparations. M. *Nysten* a bu deux onces d'eau distillée d'opium contenant de cette partie aromatique en dissolution, sans en éprouver d'effets ; mais à plus forte dose, il a ressenti une légère ivresse et du sommeil.

Quelle que soit la partie du corps sur laquelle est appliquée une préparation d'opium, surtout lorsqu'elle est soluble, l'on produit les phénomènes généraux que cette substance détermine quand elle est introduite dans l'estomac ; phénomènes pour la plupart relatifs à l'espèce de trouble que l'opium opère dans les fonctions du cerveau, organe sur lequel cette substance agit spécialement. Mais on ne les produit pas plus promptement, ni d'une manière plus énergique, en appliquant de l'opium à la surface du cerveau lui-même ou sur l'arachnoïde, que lorsqu'on l'applique sur une partie ou l'absorption se fait habituellement avec activité. C'est surtout en injectant une dissolution aqueuse d'opium dans la carotide d'un animal qu'on le fait périr le plus rapidement. Il ne faut, pour tuer de cette manière un chien de moyenne taille, que trois ou quatre grains d'extrait d'opium, tandis qu'il en faudrait deux gros pour le faire mourir, en l'introduisant dans l'estomac ; encore l'animal ne meurt-il qu'au bout d'une heure ou deux ; au lieu que, dans le premier cas, il meurt au bout de quelques minutes.

Injecté dans le tissu cellulaire, dit M. *Nysten*, l'opium détermine des effets moins prompts et moins énergiques.

Appliqué sur une large surface musculaire, il produit les phé-

nomènes cérébraux qu'on observe quand il a été administré à l'intérieur, mais il ne fait pas perdre au muscle sa contractilité.

L'extrait d'opium, appliqué sous forme d'emplâtre autour du plexus brachial, ou d'un gros tronc nerveux d'un des membres d'un animal, ne produit ni paralysie, ni convulsions dans ce membre. Il faudrait vraisemblablement, dit M. *Nysten*, pour déterminer quelque effet remarquable par ce moyen, qu'il existât à la surface du nerf une assez grande quantité de vaisseaux lymphatiques, pour qu'il se fît absorption de quelques particules de cette substance ; et alors l'effet produit, dépendant de l'action du cerveau, n'aurait pas plutôt lieu dans un membre que dans un autre.

Ce n'est nullement en agissant sur les extrémités nerveuses de l'estomac, comme le pensait *Withe*, que l'opium produit des effets particuliers sur le cerveau. M. *Nysten*, ayant fait sur un chien la section de la paire vague ou (pneumo-gastrique) des deux côtés, introduisit dans l'estomac de cet animal, après avoir laissé calmer les effets résultans de la section, une suffisante quantité d'opium pour l'empoisonner. L'animal mourut au bout de deux heures, après avoir éprouvé les phénomènes ordinaires que cette substance produit, prise à fortes doses.

M. *Lorry*, dans un Mémoire inséré parmi ceux de la Société royale de Médecine, rapporte qu'un jour étant occupé à transvaser de l'opium, il fut saisi d'une pente si décidée au sommeil, qu'il fut obligé de cesser ce travail et de sortir. A son retour, tous les meubles de son appartement étaient infectés de cette odeur vireuse ; et au milieu de cette atmosphère, la même disposition au sommeil l'empêcha pendant quelque temps de se livrer à ses occupations.

§. II. *Influence de l'Habitude.*

Si l'on passe maintenant aux effets déterminés par l'habitude où sont quelques personnes de faire usage de l'opium, on voit bientôt

succéder à la tranquillité et au calme apparent dont elles semblaient jouir une situation qui leur fait payer bien cher les sensations qu'elles trouvaient un peu auparavant si délicieuses : elles deviennent stupides, tristes ; une faiblesse générale fait bientôt place à un état de marasme effrayant, et une mort plus ou moins tardive vient enfin terminer tous leurs maux.

Le célèbre *Bucquet* nous offre un exemple frappant des funestes effets que produit l'usage habituel de l'opium. Dans les derniers temps de sa vie, il prenait, en un seul jour, plus d'une pinte d'éther et plus de cent grains d'opium (Eloge de *Bucquet*, par *Vicq d'Azir*).

On rapporte aussi que le maréchal de *Richelieu* a pris en un seul jour plus de deux onces d'opium, et qu'il en a ainsi continué l'usage pendant quelque temps.

Les voyageurs qui ont parcouru l'Asie rapportent de nombreux exemples des accidens qui résultent de l'emploi habituel de l'opium. Et c'est peut être l'état de stupidité effrayante dans lequel tombent les Persans, qui en font un trop grand abus, qui a inspiré à M. *Ollivier* le desir de voir remplacer dans ces pays par l'usage du vin, interdit par la loi de *Mahomet*, toutes les boissons pernicieuses dont s'abreuve la basse classe du peuple. Le vin, à la vérité, procure un abrutissement sensible chez quelques individus trop enclins à l'intempérance ; mais il fait moins de victimes dans nos climats, que l'on n'en compte en Asie, par les boissons où l'opium est mêlé avec des substances aussi nuisibles.

Les Anglais, dans les grandes brasseries, mettent, dit-on, dans leur bierre une certaine quantité d'opium : cette boisson, prise modérément, ne laisse point apercevoir la présence de cette substance ; mais, prise à haute dose, elle provoque une ivresse triste, avec une propension très-grande au sommeil ; les membres s'engourdissent et restent pendant quelque temps dans un état de torpeur fort incommode. (Hygiène de M. *Hallé*, an 13).

§. III. *Opinions des Médecins sur la manière d'agir de l'Opium.*

L'enthousiasme ou l'éloignement pour tel ou tel médicament a été, de tout temps, un écueil que n'ont pu éviter un grand nombre de médecins. L'opium nous en fournit une preuve convaincante. Quand on fait attention à cette exclamation de *Sylvius de Le Boë* : *Nollem* (*inquiebat*) *praxim medicam exercere, si carerem opio*; et qu'on la compare avec ce que dit *Stalh* dans une de ses dissertations intitulée, *De Impostura Opii* (*anno* 1707), on aperçoit clairement que ces deux médecins avaient une manière de penser bien différente.

Stalh se récrie fortement contre l'usage trop général de l'opium. Il cite un grand nombre d'exemples où il a été funeste, surtout dans les affections néphrétiques et spasmodiques. Il prétend que l'opium peut accélérer le moment de la mort dans certaines maladies; qu'il est très-nuisible dans les fièvres aiguës, etc. Enfin, *Stalh* termine en disant que le meilleur conseil que l'on pourrait donner, ce serait de s'en abstenir : *Veniet fortè tempus ad posteritatem omnibus votis præcipiendum, quo ejus generis facinora severiore quàm nudarum dehortationum energiâ compescantur.*

Comment peut-on faire accorder cette opinion d'un homme aussi illustre que *Stalh* avec celles de *Sylvius*, de *Sydenham?* et dans ces derniers temps, avec celle de *Brown* et de ses partisans, qui, loin de proscrire l'opium, en font usage dans un grand nombre de maladies? En prenant un juste milieu entre ces avis si différens, peut-être pourrait-on dire que, dans certaines maladies, l'opium a des propriétés qui, loin de procurer la santé, en retardent le rétablissement; que c'est sans doute à l'abus de ce médicament, joint à la température élevée du climat, que les habitans de l'Asie doivent cette indolence, cette indifférence que l'on remarque en eux pendant la plus grande partie de leur vie, et qui (comme chez

les Turcs) n'est interrompue que par des élans de bravoure et de courage auxquels succède bientôt la même apathie qui existait auparavant ; mais il serait difficile de prononcer à cet égard.

Le plus grand nombre des praticiens avant *Brown* considéraient l'opium comme un puissant sédatif; et beaucoup d'autres partagent encore la même opinion. Mais ce médecin, doué d'une vive imagination propre à enfanter des systèmes, l'envisagea sous un autre rapport; et loin de lui attribuer une vertu sédative, il le regarda comme un excitant très-actif : *Opium me herclè non sedat!*

« C'est au contraire dit-il, de tous les moyens propres à con-
« server la vie et à rétablir la santé ; c'est, de tous les remèdes,
« le plus héroïque et le plus précieux ; c'est à ses vertus divines
« que tant de mortels doivent et devront encore leur salut. Re-
« connaissons aussi que les spasmes et les convulsions, contre les-
« quels l'opium a tant d'efficacité, ne consistent pas dans un ac-
« croissement, mais dans une diminution de l'incitation, et que ce
« remède agit et guérit, dans tous ces cas, comme dans toute autre
« affection asthénique . . . . . Autant, dit-il plus loin, l'opium
« est salutaire dans les affections asthéniques, autant il est perni-
« cieux dans tout état de sthénie. Dans toute espèce de maladie
« sthénique avec ou sans inflammation locale, catarrhe, etc., il
» augmente les douleurs, ainsi que tous les autres symptômes ; s'il
« dissipe la douleur asthénique, c'est en en dissipant la cause ».

§. IV. *Maladies dans lesquelles les Médecins emploient l'Opium le plus fréquemment.*

Je ne passerai point en revue toutes les maladies dans lesquelles on emploie l'opium ; je n'indiquerai que celles dans lesquelles son utilité est généralement reconnue.

Hippocrate, ai-je déjà dit, et les médecins qui l'avaient précédé, faisaient usage de l'opium : ils l'employaient surtout dans les fièvres intermittentes.

Stalh, *Pringle*, *Lind*, *Dehaen*, *Storck*, ont imité cet exemple, et cette méthode est encore de nos jours fort usitée.

Aelxandre de Tralles dit que l'opium, comme tous les remèdes âcres et amers, augmente la chaleur et l'énergie du corps; qu'il a des effets nuisibles dans l'insomnie inflammatoire; qu'il est salutaire dans celle qui reconnaît pour cause la faiblesse des fonctions vitales. *Freind* partage la même opinion.

Frédéric Hoffmann a employé avec succès ce médicament pour dissiper un sommeil comateux, symptôme d'une fièvre intermittente pernicieuse.

Morton s'en est aussi servi très-avantageusement dans ces mêmes fièvres intermittentes pernicieuses.

Sarcone a combattu avec l'opium une péripneumonie épidémique qui régna à Naples en 1733 et 1764.

Sydenham disait de l'opium : *Ita necessarium est, in hominis periti manu organum jam laudatum medicamentum, ut sine illo manca sit ac claudicet medicina.* Il a fait aussi remarquer que son application dans les inflammations était funeste, et forçait à réitérer les saignées.

Boerhaave place aussi cette substance parmi les puissans cordiaux.

Cullen vante beaucoup l'opium dans la goutte remontée, le tétanos, la manie, etc.

Morgagni a guéri avec l'opium une épilepsie dont les accès étaient toujours précédés de la lenteur du pouls.

Stoll en a fait usage dans la dysenterie et la colique de plomb.

Enfin, *Weickard*, *Pierre* et *Joseph Franck*, *Razory*, *Hufeland*, placent ce médicament dans la classe des stimulans, et disent que sa manière d'agir ne diffère de celle des liqueurs fortes que par un plus haut degré d'intensité. Ils en conseillent l'usage dans toutes les asthénies, et le rejettent dans les hypersthénies.

Nous avons eu dernièrement à la Clinique interne un exemple des bons effets de l'usage du laudanum liquide de *Sydenham* dans l'opisthothonos. Le malade qui était affecté de cette maladie était dans un état presque désespéré. Au bout de quelques jours, il y eut un mieux sensible, et il est sorti bien guéri.

Telles sont les principales maladies dans lesquelles les médecins ont employé l'opium. Les journaux de médecine sont remplis d'observations dans lesquelles on vante les avantages qu'on en retire. Je ne m'étendrai pas davantage sur cet article.

§. V. *Propriétés délétères de l'Opium.*

Les propriétés délétères de l'opium se manifestent de même chez les personnes qui font des incisions aux têtes de pavots pour en obtenir le suc, que chez celles qui en prennent à l'intérieur. Au bout d'un certain temps, celles qui se livrent à ce travail deviennent livides, maigres, et elles ont de forts tremblemens de tous les membres.

Il résulte des observations des auteurs qui ont traité de l'opium :

1°. Qu'il est échauffant ; ce qu'on reconnaît à son amertume, à la sensation brûlante qu'il excite sur la langue, enfin à son odeur.

2.° Qu'il est dissolvant : les cadavres des soldats asiatiques qui en font usage sont dans un état complet de putréfaction deux ou trois jours après la mort. Le climat chaud de l'Asie influe sans doute beaucoup sur cet état.

3.° Que, pris en grande dose, il détruit l'irritabilité et la sensibilité ; qu'il supprime toutes les évacuations, excepté la transpiration, qui en est augmentée.

4.° Qu'employé extérieurement il agit à peine en qualité de narcotique, à moins qu'on n'en respire la vapeur (M. *Lorry* nous en fournit un exemple), ou qu'on ne l'introduise par l'anus, ou dans une blessure.

5.° Qu'appliqué sur la peau il la fait rougir, l'enflamme, la ronge, et y fait lever des vésicules remplies de sérosité. Si une partie de la peau offre une ulcération, même peu considérable, il résulte souvent des accidens de cette application. En voici un exemple. A l'hospice des Vénériens de Paris, un homme était tourmenté de douleurs très-vives déterminées par des chancres autour du gland. Il s'avisa d'appliquer sur cette partie une assez grande quantité de laudanum liquide de *Sydenham*. Les douleurs cessèrent en effet; mais la gangrène survint peu de temps après, et le gland tomba par suite de la mortification.

On trouve dans *Cardan*, *Lieutaud*, *Geoffroy*, des exemples qui prouvent que l'opium, appliqué à l'extérieur, n'est pas autant exempt d'inconveniens que l'on pourrait bien le dire; aussi, doit-on être très-circonspect dans l'emploi de cette substance, à l'extérieur comme à l'intérieur.

§. VI. *Empoisonnement par l'Opium.*

Si l'habitude peut familiariser l'homme avec l'opium au point de lui rendre son usage indispensable, il n'en est pas de même de ceux qui n'y sont pas accoutumés; son action peut devenir tellement sédative sur le système nerveux, que la mort succède à l'administration des plus petites doses.

La plupart des auteurs qui ont parlé de l'opium rapportent des exemples de personnes qui se sont empoisonnées en en prenant des doses plus ou moins fortes. On en trouve surtout dans le Journal de Médecine, mois de germinal an 10 et messidor an 12, deux observations intéressantes, l'une publiée par le professeur *Leroux*, et l'autre par M. *Mérat*. C'est d'après elles que je rassemblerai les différens symptômes que l'on observe chez les individus qui s'empoisonnent avec l'opium. C'est aussi d'après elles et d'après plusieurs auteurs de médecine légale que je parlerai de l'état dans lequel se trouvent les viscères lorsqu'on fait l'ouverture des cadavres.

Symptômes. Peu de temps après l'introduction de l'opium dans l'estomac, le visage est pâle, le regard stupide et abattu, la bouche sèche et pâteuse; les malades ne répondent que difficilement et d'une manière lente aux questions qu'on leur fait; la peau est tantôt chaude, tantôt froide; le pouls est ordinairement petit, fréquent et régulier; la respiration est lente, gênée, et à la fin, légèrement stertoreuse; les voies aériennes se remplissent d'écume; les membres se roidissent, et sont quelquefois agités par des convulsions. Un sommeil comateux a lieu pendant tout le temps que ce médicament exerce son action; il augmente bientôt, et les malades périssent d'une manière plus ou moins rapide.

Il arrive souvent que ces individus, peu de temps avant de mourir, ou même après la mort, rendent du sang par les oreilles, les yeux, et par le fondement. La matière de l'expectoration est noire, et ressemble à de l'opium pur.

Il arrive aussi quelquefois que la mort n'est pas aussi prompte que les malades le désirent; et dans la seconde observation recueillie par M. *Mérat* (mois de messidor an 12), la personne qui en fait le sujet prit près de neuf gros d'opium à deux reprises différentes. Cependant, malgré l'état affreux où elle fut réduite pendant les deux nuits où elle chercha par ce moyen à se délivrer de la vie, elle survécut encore plus de huit jours.

Ouverture des cadavres.

Le visage est ordinairement pâle; il découle quelquefois de la bouche une matière tenace, visqueuse et sanguinolente; la peau est parsemée de taches livides, l'abdomen est tuméfié, les membres sont ordinairement roides. Le cerveau est flasque et abreuvé d'une assez grande quantité de sérosité; les vaisseaux sont engorgés, et les membranes du cerveau sont injectées.

Les poumons présentent peu de changemens : le cœur est flasque,

contenant peu de sang dans ses cavités ; les gros troncs artériels en sont presque entièrement vides. Le sang est, le plus souvent, noirâtre et fluide.

L'œsophage ne présente rien de particulier, excepté une sécrétion plus abondante de mucosité qui enduit ses parois. L'estomac n'offre rien de remarquable à l'extérieur. A l'intérieur, on trouve souvent des traces de phlogose en différens points de la membrane muqueuse ; cette membrane est en outre enduite d'un mucus de couleur verdâtre, ayant souvent l'odeur de l'opium. Les intestins et les autres viscères de l'abdomen ne paraissent pas sensiblement altérés ; cependant on trouve quelquefois les intestins grêles légérement phlogosés. Tel est à-peu-près l'état dans lequel on trouve les personnes qui s'empoisonnent avec l'opium. Il me reste maintenant à parler des moyens que l'on emploie pour remédier aux accidens qui surviennent alors. Aussitôt qu'on est appelé auprès d'une personne qui a pris une certaine quantité d'opium, on administre une limonade très-acidulée, des lavemens avec la crême de tartre : on conseille de même les vomitifs les plus actifs, les acides végétaux et les excitans diaphorétiques. Si le malade se trouve dans un assoupissement très-profond, on pratique des ustions aux deux jambes avec l'eau bouillante ; l'on panse ensuite avec une pommade rendue irritante par les cantharides. Les Hollandais, dans des cas semblables d'empoisonnement, emploient avec avantage le camphre, pris à l'intérieur, à hautes doses ; ils font pratiquer des frictions avec cette substance ; ils l'ordonnent en lavemens. M. *Æpli-de-Saint-Gall* en a aussi observé de bons effets ; mais les exemples qu'il a eus sous les yeux ne sont pas suffisans pour décider la question : cependant, dit-il, c'est un objet sur lequel il convient de fixer l'attention des médecins.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I.

Elleborus periculosus est sanas carnes habentibus ; convulsionem enim inducit. *Sect. IV, aph.* 16.

II.

Convulsio ab elleboro, lethale. *Sect. V, aph.* 1.

III.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect. I, aph.* 6.

IV.

Labia livida, aut etiam resoluta et inversa, et frigida, lethalia. *Sect. VIII, aph.* 13.

V.

A vigiliâ convulsio, aut delirium, malum. *Sect. VII, aph.* 18.

VI.

A multo tempore consueta, etiam si fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent : oportet igitur etiam ad insolita se vertere. *Sect. II, aph.* 50.